

Le feuilleton : la chanson de Madeline : (suite)

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 20

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225829>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA CHANSON DE MADELINE 19
(Suite).

Malgré sa joyeuse impatience, Madeline bais-
sait la tête, toute triste de nous voir tristes.

Cependant mon père apportait une vieille
bouteille de St-Saphorin de la meilleure année,
du septante-six. D'une voix altérée :

— Allons, ma fille, à tes succès !

En rencontrant le verre de Madeline, son
verre trembla dans ma main. Un peu de vin
doré se répandit sur la nappe. Je ne sais si le
sien fut plus ferme : je le crains. Mais, j'avais
un brouillard dans les yeux.

Un vin qui réchauffe le cœur l'ouvre douce-
ment aux confidences :

— Mon enfant... ma chère enfant... faisait
ma mère, avec des larmes dans la voix.

Elle avait saisi les mains de Madeline, et son
regard allait de l'un à l'autre de « ses enfants ».

— J'avais espéré, en les voyant toujours en-
semble, qu'un jour...

Je devins pourpre. Madeline baissa les yeux.
Avec une brusquerie qui trahissait la même dé-
ception, mon père interrompit :

— Ne parle pas ainsi ! Madeline est une en-
fant des villes, et nous sommes des campa-
gnards.

Déjà, filialement, elle embrassait ma mère,
elle embrassait mon père sur les deux joues, et
venait à moi, les mains tendues :

— Tu devrais bien nous chanter la *chanson*
dit alors ma mère.

La chanson ! la seule que voulût connaître ce
cœur simple, la première dont nous salua Ma-
deline quand elle nous apparut dans notre jar-
din !... Oui, c'est ainsi que nous l'aimions tous,
l'un pour son sourire, l'autre pour ses chants,
pour ses belles histoires, l'autre pour ses dons
qu'elle répandait à mains pleines. La grâce avait
visité nos demeures, et plus d'un cœur allait être
en deuil.

Debout, en face du piano muet pour toujours,
posant déjà le pied sur le seuil de notre porte, à
demi tournée vers nous, à demi tournée vers la
nuit immense où l'entraînait sa fortune, elle
nous redit la *Chanson de Madeline*. Je me ca-
chai la tête dans mes mains.

Elle arriva à la troisième strophe :

*C'est à l'heure où décline
Le soleil sous les bois
Que je vis Madeline
Pour la seconde fois...*

J'eus l'intuition qu'elle me regardait. Nos
yeux se rencontrèrent. Etait-ce une promesse ?
une invitation à la suivre ? Tout à l'heure, seuls
dans la nuit, sa main étreignait ma main avec
une force qui semblait une prise de possession.
Oui, j'étais à elle ! Dût-elle me payer d'indiffé-
rence, je me sentis fier d'être sien !

XVI

Je ne dormais plus. J'étais comme fou !
Tremblant d'être découvert je me relevais la
nuit, d'un pas de somnambule, pour pencher
sur du latin ma tête lourde de sommeil. On
eût dit que, dans ce grimoire, je cherchais
l'énigme de ma destinée. Hélas ! je n'avais pas
trouvé le mot, et déjà ma lampe, versant sa
dernière larme d'huile, fumait dans l'aube pâle.

D'une main hâlée par les travaux des champs,
j'avais rouvert mes vieux classiques. Dans quel
but ? Est-ce que je le sais ? J'ai toujours eu le
culte des livres. Mais ce qui, sans Madeline,
n'eût été qu'un passe-temps, le frôlement de sa
robe, une nuit de vendanges, en fit une fureur
sacrée. Maintenant, je brûlais de me distinguer,

de devenir illustre, afin d'attirer ses regards, et
de marier ma gloire à la sienne...

Mon père, aux dernières élections, s'était
laissé porter au Grand Conseil, et bientôt il dut
se rendre à Lausanne pour toute la session lé-
gislatrice. Je lui promis de bien diriger à sa
place les travaux de la ferme. L'autorité me
manquait, il est vrai, et l'expérience : ce n'est
rien, tout cela peut s'acquérir ; mais, si le père
était loin, le fils était absent. Rien n'est plus
impérieux qu'une voix lointaine, et qui s'est tue,
et qu'on écoute encore. « *Distingué comme vous
l'êtes...* » me soufflait-elle jusque dans mon
sommeil. Alors, mes valets n'en firent plus qu'à
leur tête. Mes blés fleurissaient de nielles et de
coquelicots, ma vigne foisonnait d'herbes fol-
les, tandis que j'allais demander conseil au
pasteur du village. Mes nombreuses lectures,
mon allemand passable, quelques bribes de la-
tin que j'avais attrapées à Zurich, lui parurent
être quelque chose. L'impudent ! il exprima le
regret de ne pas me voir faire des études clas-
siques. A ces mots, sans la crainte de mon père,
j'aurais pris sur-le-champ le chemin de la ca-
pitale pour y jeter un défi aux examinateurs
les plus sourcilieux. Du moins, je me fis venir
le programme du Collège cantonal et toute une
bibliothèque de livres scolaires. Je commençais
déjà, sous le geste bénisseur du respectable
ecclésiastique, à me donner une indigestion de
grec, lorsque mon père revint.

Prudemment, j'avais jeté au fond d'un pla-
card mes gros dictionnaires. Mais il avait l'œil
bien ouvert. Quand nous fîmes ensemble le
tour de nos terres :

— Ces blés n'ont pas été sarclés ! me dit-il
sévèrement.

Je lui répondis :

— Tiens ! c'est vrai !

Il haussa les épaules. Puis, à la vue de notre
vigne rongée de vermine, il se fâcha tout rouge.
C'est lui-même qui l'avait plantée, sous la di-
rection de son père, en défrichant tout un coin
de côte bien tourné au soleil. C'était son œuvre
à lui, c'était sacré !... Mais, après quelques mots
de colère, il se ravisa, se tut, sembla ne plus
s'occuper de moi. Longuement, à demi-voix, je
l'entendis qui causait avec ma mère ; puis il se
rendit chez le pasteur. En rentrant, il m'ap-
pela dans sa chambre et, froidement :

— Je viens d'engager un maître-valet. Toi,
je te donne dix-huit mois pour te préparer, avec
l'aide de M. le pasteur, aux examens d'entrée
au Gymnase, à Lausanne. Mais, tu m'entends
bien ? si tu ne réussis pas brillamment, tu re-
prendras ici la faux et la fourche, et je saurai
te faire marcher, Monsieur le fruit sec !

Ce mot me piqua au jeu. Je me mis au tra-
vail avec des entrailles de bédictin. Ce fut
toute une année d'extraordinaire labeur. De son
côté, toute à sa musique, Madeline ne revint
guère ; d'ailleurs, elle était brouillée avec sa
tante. Mais, l'année suivante, aux vacances de
Pâques, d'elle-même, gentiment, elle nous de-
manda l'hospitalité pour quelques jours. O mon
vieux « Chassang ! » ô mon bon « Quicherat ! »
Quel frisson d'amour courut dans toutes vos
pages, quand je vous criai dans les oreilles :

— Elle revient !... Elle arrive !... Nous allons
la revoir !...

Madeline avait grandi : elle s'était affinée.
Sous la ligne élégante et souple où se moulaient
sa robe citadine, on devinait un sang plus riche,
fouetté par la joie de vivre. On ne voyait plus,
sur son doux visage, ombre, pli, boudeur, en-
têtement d'une vocation contrariée. Elle était
toute lumière, et, rien que de la voir, on était
content d'être au monde ! D'ailleurs, toujours
bonne fille, restée très simple, en dépit des
louanges, son talent hors ligne déjà reconnu et
salué... Après avoir embrassé mes parents, elle
se tournait vers moi :

— Et vous, monsieur André ?...

Mais, redressée par mon père, elle riait de
toutes ses dents blanches :

— Et vous, André, que faites-vous ?

— Pas grand'chose, dis-je, gauchement.

Etait-ce excès de joie ? Moi qui brûlais de
briller à ses yeux, dans ma science toute fraî-
che ! Elle allait voir que j'étais un homme dis-
tingué !... Hélas ! devant cette grande et belle
fille, le fort en thème ne fut qu'un petit garçon.

Mais nous n'avions pas échangé dix mots
qu'un pas furibond résonnait dans l'escalier :
Mlle Véronique, dans les larmes et les gronde-
ments d'une voix orageuse, venait nous faire
une épouvantable scène, accusant sa nièce d'in-
gratitude, nous accusant de la lui voler. Et Ma-
deline se voyait emmenée par un bras de gen-
darme qui se refermait jalousement sur elle,
dans une maison vide, où, depuis son départ,
une pauvre vieille se morfondait.

— Tu ne la reconnais plus, ta pauvre petite
chambre, ton pauvre petit lit bien blanc ?...
Tiens, il t'attend... depuis... depuis plus d'une
année. Non, laisse-moi... laisse-moi pleurer. Ça
soulage. J'avais ça sur le cœur depuis longtemps.
Un poids... une montagne... Dis, méchante, tu
voulais donc aller demeurer chez les autres !...
Tu n'étais donc pas bien ici ?...

Elle lui demandait pardon tout en la gron-
dant, réduite à mendier les miettes de tendresse
d'un enfant de génie et déjà promise à la gloire.
Baissant les yeux :

— Tu sais, il ne faut pas y faire attention :
on se monte ainsi des fois, comme une soupe
au lait. Je crie, mais le cœur est bon...

Si, pendant ces quinze jours, nos voisines
nous donnèrent leurs soirées, l'après-midi, en
général, Madeline demeurait dans son jardin.
De la sentir ainsi, tout près, me mettait hors
de moi ; dans mes exercices, ma main distraite
semaient sans compter, sous les yeux effarés de
mon professeur, les lapsus et les barbarismes.
J'avais transporté dans notre jardin mes cahiers
et mes dictionnaires, et, tout en ruminant mon
latin, je contemplais avec amour un mur, un
vieux mur qui s'effritait sous des touffes de
joubarbe. Et je tendais l'oreille : parfois, der-
rière la crête croulante, je soupçonnais un frôle-
ment de robe dans la profondeur des allées ;
souvent, une éclatante vocalise filait comme
une fusée au milieu des *tutti* des merles. Alors,
le rossignol se taisait... Oh ! la voir, l'embrasser
du regard... Une fois, je promenai la main,
tendrement, sur le mur rugueux, qu'elle touchait
peut-être de son côté. Les délices de ce rude con-
tact ne me satisfirent point. Entassant « Qui-
cherat » sur « Chassang », les Latins sur les
Grecs, j'essayai de couler par dessus la crête
toute crénelée de vétusté un regard subtil comme
une flèche de Peau-Rouge. Il s'abîma dans l'é-
pais feuillage des lilas encore en boutons. Ce
jour-là, je n'allai pas plus avant.

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Achetez votre blanc

Aux Tisserands

Rue Madeleine 4 LAUSANNE
(Près de l'Hotel de Ville)

Prix extrêmement avantageux

Succ. A. LÉVY

Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums,
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Oui ! Oui ! Oui !

L'apéritif sain „DIABLERETS“ à base de
plantes aromatiques de nos Alpes arrête les
malaises et prévient bien des maux.

Essayez !..

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.